Termes d'adresse, insulte et notion de détachement en diachronie : quels critères d'analyse pour la fonction d'adresse ?

Terms of address, insults and the concept of detachment in a diachronic perspective : which criteria are appropriate for the study of the address system ?

Dominique Lagorgette

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2696>

DOI : 10.4000/praxematique.2696

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 43-70

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Dominique Lagorgette, « Termes d'adresse, insulte et notion de détachement en diachronie : quels critères d'analyse pour la fonction d'adresse ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 40 | 2003, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2696> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2696>

Dominique LAGORGETTE
Université de Savoie /CERIC
Dominique.Lagorgette@univ-savoie.fr

Termes d'adresse, insulte et notion de détachement en diachronie : quels critères d'analyse pour la fonction d'adresse ?

On part souvent du principe, dans les grammaires et les études linguistiques, que les termes d'adresse sont des syntagmes nominaux « hors phrase », qui servent à flécher le discours vers un allocataire, et que par là même, ils sont « redondants » ou « facultatifs » au niveau syntaxique — du fait, notamment, de leur statut détaché et parce que les ôter d'un énoncé ne modifie aucunement sa grammaticalité. Ces remarques découlent généralement de l'étude du français contemporain, où la fonction vocative n'est pas marquée par un cas. Même pour les langues attribuant une marque casuelle à cette fonction, le débat est largement ouvert : la flexion indique-t-elle ou non une fonction syntaxique ? Et si fonction il y a, est-elle garante de l'intégration du syntagme nominal dans la phrase ? De plus, la notion même de fonction est à préciser : s'agit-il de fonction syntaxique, énonciative ou pragmatique¹ ?

L'étude des termes d'adresse en diachronie nous semble poser, de manière particulièrement intéressante, la question du détachement en général. De l'ancien au moyen français, la disparition des marques de flexion casuelle incite à ne plus évaluer la fonction vocative du point de vue de la seule morphosyntaxe ; de plus, l'absence de ponctuation dans les manuscrits médiévaux oblige à considérer la notion de détachement

1. Voir la mise au point méthodologique sur la syntaxe de l'adresse par Franck Neveu dans l'article précédent.

sous un angle nouveau, non démarquée qu'elle est par les traditionnels virgules, point d'exclamation ou point final. De même pour l'absence de données orales : aucun indice intonatif ne peut permettre de repérer les syntagmes nominaux accomplissant la fonction vocative. Enfin, l'ancien et le moyen français n'étant pas les variétés de prestige de leurs époques (puisque la langue officielle était le latin en France jusqu'à 1539), aucune grammaire authentique n'existe pour ces deux stades ; on ne peut donc se référer à un métadiscours prescriptif, comme pour le latin ou le français moderne. Se pose alors la question des critères permettant de distinguer les termes d'adresse des autres SN, notamment ceux avec lesquels la fonction d'adresse entretient des similarités formelles (apposition, dislocation).

Nous examinerons tout d'abord les problèmes soulevés par la flexion : loin d'être régulière, en latin comme en ancien français, elle nous paraît au contraire emblématique des nombreux problèmes soulevés par la notion de détachement. L'étude des termes d'adresse en ancien et moyen français permettra ensuite d'examiner plus précisément quels types de critères d'analyse peuvent être mis en place. Enfin, nous montrerons que les termes d'adresse sont en fait régis par des critères pragmatiques plutôt que par des critères morphosyntaxiques.

1. La fonction vocative et la flexion

Pour examiner les liens entre flexion et fonction, nous partirons des descriptions du latin puisque l'on précise dans les grammaires de l'ancien français que les six cas latins se sont réduits à deux en ancien français, selon une répartition très lisse : le nominatif et le vocatif marqués par le cas-sujet (CS), tandis que les accusatif, génitif, ablatif et datif sont marqués par le cas-régime (CR). Cette description, qui a ses limites, présuppose que le système du latin ait été régulier ; or, il n'en est rien.

1.1. Du latin à l'ancien français : flexion nominale

Les différentes descriptions de la flexion nominale du latin posent toutes le même problème : le vocatif était-il marqué comme s'opposant aux cinq autres cas ? Il apparaît que seuls les noms masculins de la deuxième déclinaison prennent une marque spécifique (*e/o*), les autres

noms adoptant la marque du nominatif. De nombreuses études posent le problème de savoir s'il faut dès lors considérer que les marques du vocatif renvoient à une fonction syntaxique ou non.

Les deux tendances les plus prégnantes s'opposent autour de la notion de fonction : pour G. Serbat (1991, 1996 : 89, 111), le vocatif est une fonction énonciative, et non syntaxique :

Le vocatif est bien un cas ; mais il n'est exprimé formellement que dans une partie des noms, au maximum le singulier des masculins thématiques. Sa fonction est souvent tenue par un nominatif. Il importe que la description de son emploi éclaire les raisons de cette restriction et de ce syncrétisme au bénéfice du nominatif ; [...] le vocatif est un cas déictique. C'est même le seul cas à fonction purement déictique. Son référent est, par nature, le destinataire même de l'énoncé (mais il peut y avoir un second destinataire, par exemple, un dieu pris à témoin) ; [...] le vocatif peut être accompagné de traits prosodiques, plus ou moins intenses ; [...] le vocatif implique l'identification de l'allocutaire ; [...] le vocatif — c'est sa caractéristique essentielle — est dépourvu de toute fonction syntaxique à l'intérieur d'une phrase p (lorsqu'il est inclus dans le même énoncé que p). [...] Rappelons que le nom, le pronom ou l'adjectif en emploi vocatif se signalent essentiellement par l'absence d'une fonction syntaxique quelconque à l'intérieur de la phrase p qu'ils peuvent accompagner. Cette même propriété originale explique qu'ils soient souvent employés isolément, constituant seuls un énoncé.

Une tendance opposée, représentée notamment par M. Plénat (1979), qui veut montrer que le vocatif n'est en fait qu'un nominatif sous-jacent, comme Kuhner-Stegmann (*apud* Serbat 1996 : 89), ou R. O. Fink (1972) et H. Fugier (1985), tente de replacer le vocatif dans la phrase. Enfin, une troisième tendance place le vocatif dans un entre-deux, entre phrase et fonction énonciative (P. De Carvalho 1985). P.-M. Suarez Martinez (1991) précise que c'est en fait la marque de 2^e personne dans l'énoncé global qui est déterminante et qui témoigne d'un certain degré d'intégration. Même si l'argument est valable, puisqu'il s'applique à de nombreuses occurrences, il n'en reste pas moins que l'une des caractéristiques du terme d'adresse (T.A.) est sa capacité à être totalement autonome et à pouvoir former phrase à lui seul, comme le remarquait G. Serbat. Nous reprendrons en outre à ce

dernier auteur l'argument d'une distinction à établir entre vocatif d'appel et vocatif de contact, et l'acte vocatif (« appel à une intercommunication », *ibid.* p. 103). On ne peut limiter en effet l'emploi du vocatif au seul appel (soit l'interpellation de l'allocutaire), dans la mesure où le terme d'adresse peut aussi, selon les contextes, avoir par exemple, en termes pragmatiques, valeur de reproche, de menace ou d'insulte.

Le même problème se pose pour l'ancien français : à lire les grammaires, l'apostrophe (les noms propres inclus) est marquée en ancien français par le cas-sujet (Bruneau & Brunot 1949 : 187 ; Einhorn 1974 : 16 ; Wagner 1974 : 90 ; Kibler 1984 : 49 ; Buridant 2000 : 83). Cette description ne rend pourtant pas compte de très nombreuses occurrences où les termes d'adresse ne prennent pas la marque du cas-sujet. D'autres études rendent compte de cette disparité flexionnelle en signalant que l'apostrophe peut être marquée par le cas-sujet ou le cas-régime (Foulet 1919/1963 : 8 ; Moignet 1973 : 89-90 ; Woledge 1978 ; Raynaud de Lage 1990 : 28 ; Marchello-Nizia 1999 : 83-84). Elles ne fournissent néanmoins pas d'explication sur ce phénomène. On remarque que toutes les descriptions partent du principe que la marque casuelle est le principal critère pour l'interprétation syntaxique des SN.

Les travaux de L. Schoesler (1984) et de L. Schoesler et P. Van Reenen (1994) sur la flexion nominale en ancien français montrent, à partir de l'étude d'un vaste corpus comprenant différentes variétés de français médiéval (picard, normand, anglo-normand, champenois, etc.), que le marquage casuel n'était en fait que l'un des nombreux éléments permettant de repérer la fonction des différents SN dans les énoncés. Nous partirons de ce constat pour tenter de délimiter les traits distinctifs des termes d'adresse, après une étude spécifique des noms propres en adresse.

En effet, ces SN sont particulièrement rétifs à la flexion « usuelle » (cas-sujet : CS) et plusieurs auteurs en font d'ailleurs la remarque, comme G. Zink (1989-1992 : 34) :

[les noms propres] ne se sont jamais parfaitement intégrés au système flexionnel. Leur morphologie demeure flottante et souvent même les copistes renoncent à les décliner.

ou P. Ménard (1976 /1994 : 20), qui précise que le « cas sujet est utilisé pour le substantif qui remplit la fonction de sujet, d'apostrophe, d'apposition au sujet ou d'attribut du sujet », mais donne dans la remarque 2 (qui suit) plus de détails :

Très tôt, on relève des atteintes à la déclinaison. Dès le XII^e siècle on trouve des exemples de cas sujet à la place de cas régime, et surtout de cas régime au lieu de cas sujet. [...] Même dans les textes où la déclinaison est respectée, on remarquera que les noms propres ainsi que les mots employés en apostrophe se trouvent facilement au cas régime, alors que l'on s'attendrait au cas sujet.

Le *Supplément*, ajouté en 1988, (p. 299) introduit toutefois une nuance :

Les noms propres employés en apostrophe sont normalement au cas régime, et non au cas sujet. On trouve couramment un « appellatif » au c.s. et le nom propre au c.r., c-à-d. non décliné. Signe que le nom propre échappe à la flexion.

Remarque : En ce qui concerne les atteintes à la déclinaison, elles entraînent parfois quelques « incohérences ». Ainsi substantif au c.r. et adjectif au c.s. grans est l'estrif (*Tristan* en prose [...] 246, 13), « grande est la bataille » ou bien c.r. et c.s. coordonnés [...]. Pour les copistes il s'agissait sans doute d'alternances tout à fait admissibles.

Traditionnellement, on nomme « atteintes à la déclinaison » toute occurrence ne renvoyant pas à la règle (fixée a posteriori par les études philologiques des éditions de textes — qui elles-mêmes souvent « rétablissent » les formes dites fautives en les transcrivant comme fléchies). Les attentes des éditeurs et grammairiens sont reliées à l'idée d'une stabilité du système de la déclinaison comme étant la seule marque permettant d'identifier la fonction du SN dans la phrase. Ce serait donc, à lire ces lignes, les noms propres qui en particulier pervertiraient le système, par ailleurs plutôt régulier, de la flexion casuelle.

1.2. Irrégularités flexionnelles des termes d'adresse en ancien français : étude de corpus.

Afin d'évaluer cette hypothèse, nous avons effectué des relevés exhaustifs des SN d'adresse dans six textes en ancien français, à partir des concordanciers lemmatisés de la BFM² : *Vie de Saint Alexis* (milieu du XI^e siècle), *Chanson de Roland* (fin XI^e siècle), *Couronnement de Louis* (milieu XII^e siècle), *Roman de Thebes* (*id.*), *Roman de Tristan et Yseut*, Bérout (fin XII^e siècle), *Ami et Amile* (début XIII^e siècle). Ce corpus est composé de chansons de gestes, de récits de vies de saints et de romans courtois, en vers, de manière à ce que les divers types de textes soient représentés. Dans la mesure où les noms féminins (hormis la classe des noms de type *Ève*, *Evains*, ou *flors* et *citez*) ne présentent pas de marque casuelle distinctive au sujet et au régime, nous n'en avons pas tenu compte dans les relevés ; de même pour *Deus* et *Jhesucrist*, qui apparaissent dans de larges proportions (non indiquées dans les éditions critiques) sous forme d'abréviations, où le cas, donc, n'apparaît pas. S'ajoute à cela, pour ces deux termes d'adresse, que leur ambivalence entre formule figée et terme d'adresse opérant un véritable acte vocatif (plutôt que l'expression d'une émotion, comme dans l'interjection) nous amène à les exclure pour le moment des décomptes (comme le remarque Serbat, il s'agit en effet souvent de prise à témoin, du type (*par*) *Dieu !*, plutôt que d'appel) ; de plus, nous avons montré ailleurs (Lagorgette 1998 et 2003) que ces termes étaient des apostrophes personnifiées par nature et que leur statut en tant que tel mérite une étude au cas par cas.

Nous avons considéré le -s de flexion comme la marque distinctive du cas-sujet singulier (CSS) lorsqu'il apparaissait comme tel dans la position vocative, rejetant en cas régime les mots du même paradigme non marqués. Ainsi, dans *Alexis* et *Roland*, nous considérons « bel » comme un cas-régime singulier (CRS) parce que « bels » apparaît dans des SN vocatifs singuliers (tandis que « biaux » n'est pas attesté) :

2. Base de Français Médiéval, UMR 8503 « Analyses de corpus linguistiques — Base de français médiéval » de l'ENS LSH-Lyon. Nous tenons à exprimer ici notre très cordiale gratitude à Mesdames C. Marchello-Nizia et C. Guillet.

- (1) Alexis, v. 437 :/Sempres regret [et] : « Mar te portai, bels filz ! »/
- (2) Alexis, vv. 281-282 :/Cel son servant ad a sei apelét./« Quer mei, bel frere, ed enca e parcamin, »/[...]
- (3) Roland, vv. 874-876 :/Sun uncle apelet de mult fiere raisun :/« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun. »/
- (4) Roland, vv. 3828-9 :/Curteisement a l'emperere ad dit :/« Bels sire reis, ne vos dementez si ! »/

Ce « bel » est présenté souvent comme le neutre sujet singulier de l'adjectif « biaux³ », mais du moment que la forme fléchie « bels » est présente elle aussi au CSS dans le même texte, nous ne pouvons considérer « bel » comme CSS. Dans le *Couronnement de Louis*, « bels » est aussi employé en CSS, et aucune occurrence de « bel » n'apparaît dans cette place. La notion de neutre, dans ce cas, ressemble fort à une tentative de régularisation de la part des éditeurs, faute d'explication permettant de plier les données aux règles reconstruites.

D'autres SN présentent aussi un cas intéressant de changement de flexion : outre l'alternance dite régulière *sire* (CSS) /*seignor* (CSP) :

- (5) *Ami et Amile*, v. 2121 : « Or en pansez, sire evesques benis./Dou dessevrer entre moi et Amile. »/
- (6) *Couronnement Louis*, v. 2404 : S'apele son barnage :/« Seignor baron, entendez mon langage/ [...] »

semble s'y opposer un autre paradigme *seignor* (CSP)/*seignors* (CRP), employé en adresse dans les deux cas :

- (7) *Thebes*, vv. 5190-5191 : li roi leur a conseil requis :/« Seignor, fet il, conseil vos quiert [...] »
- (8) vv. 5591-5593 : Les siens apele si leur dit :/« Veez, seignors, com nous ocist /la gent a pie toz nos chevax ! »
- (9) *Tristan*, vv.1772-1774 :/De venoison ont grant plante./Seignor, ce fu un jor d'este,/En icel tens [...]
- (10) v. 3812 : Oiez du ladre com il ment :/« seignors, » fait il a ces barons./« tenez vos bien a [...] »

3. Voir par exemple l'édition d'*Yvain*, par T.M.Reid, p.188.

où les deux termes ne renvoient plus au seigneur féodal en particulier mais à tout échange poli entre hommes. Il arrive aussi que les marques des deux paradigmes se mêlent :

- (11) *Alexis*, v. 339 : « Sire, dist-il, mors est tes provenders/ [...] »
- (12) v. 522 : « Mercit seniurs ! nus en querreums mecine. »/
- (13) *Roland*, v. 880 : « Bel sire nies, e jo e vos irum. »
- (14) vv.1852-1853 : [...] il les pluret cum chevalier gentill :/« Seignors barons, de vos ait deus mercit ! »/

Ce double paradigme reprend en fait le double paradigme latin supposé avoir donné *seior/senior*, lui-même à l'origine du doublet *sire/seigneur* en ancien français. Nous avons considéré « seignors » comme un CSP seulement lorsque l'autre forme n'était pas employée conjointement (dans *Alexis* et *Roland*, notamment), mais comme un CRP lorsque *seignor* était employé en CSP (ex. 5-10).

Il apparaît que la flexion en adresse présente des variations, auxquelles les noms propres (NP) participent, certes, mais pas toujours de manière aussi déterminante qu'on aurait pu l'attendre au vu des descriptions des manuels et grammaires.

Alexis présente 37 SN d'adresse : 29 au cas sujet, 2 au cas régime et 6 « mixtes », c'est-à-dire mêlant les deux cas; parmi ces 37 SN, les noms propres se répartissent respectivement en 6 au CS, 1 au CR et 1 au CR dans les groupes nominaux mixtes.

Roland présente 182 SN d'adresse : 93 au CS (dont 13 NP), 65 au CR (dont 25 NP) et 24 groupes mixtes (dont 13 NP).

Thebes présente 146 SN d'adresse, dont 108 au CS (13 NP), 26 au CR (1 NP) et 12 mixtes (aucun NP).

Tristan présente 243 SN d'adresse : 154 au CS (5 NP), 62 au CR (30 NP) et 27 mixtes (16 NP).

Le *Couronnement de Louis* présente 185 SN d'adresse : 182 au CS (29 NP), 2 au CR (1 NP) et 1 mixte (aucun NP).

Enfin, *Ami et Amile* présente 239 SN d'adresse, dont 215 au CS (10 NP), 17 au CR (12 NP) et 7 mixtes (7 NP).

À partir de ces résultats, on remarque que les proportions moyennes de flexion des SN d'adresse s'articulent entre le cas-sujet majoritaire (75,7 % pour l'ensemble du corpus ; soit 781 occurrences sur 1 032), le

cas-régime (16,9 %, soit 174 occurrences), les cas mixtes restant minoritaires (7,4 %, soit 77 occurrences). Mais la proportion de SN ne suivant pas la flexion au CS est de l'ordre d'un quart, ce qui exclut de la traiter comme donnée négligeable ou relevant de l'erreur de scribe : aucun des six textes ne présente que des CS en adresse. En revanche, il nous faut être prudents face aux résultats, qui doivent être examinés texte par texte⁴. Plusieurs idées reçues, fréquemment véhiculées sur la flexion, sont contredites par l'examen des données : tout d'abord, les plus anciens textes ne sont pas plus réguliers, en terme de morphologie, que les autres (78 % de CS dans *Alexis*, 51 % dans *Roland*) ; de plus, les noms propres ne sont pas majoritaires dans les SN « déviants » (70 occ. sur 174 CR ; 37 sur 77 cas mixtes) ; enfin, la flexion au cas-régime affecte aussi bien les adjectifs que les noms communs et les noms propres :

- (15) Roland, vv. 2887-2888 : Tant dulcement a regreter le prist :/« Amis Rollant, de tei ait Deus mercit ! »/
- (16) vv. 2933-2934 : Cent mille Francs s'en pasment cuntere tere./Ami Rollant, de tei ait Deus mercit !/
- (17) vv. 1691-1692 : Sun cumpaignun Oliver en apelet :/« Bel sire, chers cumpainz, pur Deu, que vos en haitet ? »/
- (18) vv. 2206-2207 : Ço dit Rollant : « Bels cumpainz Oliver./Vos fustes filz al duc Reiner »/

Comme le remarque D. Pantcheva Capin (2003 : 5), ces groupes nominaux mixtes sont peu examinés dans les études linguistiques. Selon elle, ils

traduisent une tendance à appréhender le syntagme entier à travers seulement un élément, considéré porteur de l'information morpho-syntaxique globale. On pourrait y voir les signes d'un processus de grammaticalisation [...]. Il s'agit, en somme, d'un transfert de l'information morpho-syntaxique, du passage d'une structure peu hiérarchisée à une organisation des dépendances plus étroite, où le déterminant commence à être mieux intégré à la syntaxe.

4. Ce qui est pertinent de toute manière si l'on exclut, comme nous en prenons le parti à la suite de R.A. Lodge (2002), l'hypothèse d'une *koinè* transdialectale, issue d'une coterie de scribes du Nord de la France, qui aurait choisi au XII^e siècle d'homogénéiser la langue dans le cadre d'un projet national identitaire.

Cette hypothèse est la plus intéressante parmi celles proposées car elle rend bien compte d'une réalité des manuscrits (de plus, le texte envisagé date du XV^e siècle). Toutefois, on peut lui opposer l'argument que de très nombreux SN présentent une réalisation totale des marques, soit au cas-sujet, soit au cas-régime, et ce dès les plus anciens textes. De plus, ce type de marquage de groupe devrait tendre à affecter surtout le premier ou le dernier élément, afin de délimiter économiquement les frontières du SN ; le corpus d'ancien français montre que tout élément, quelle que soit sa place dans le SN, peut être ou non marqué. Ce phénomène, loin d'être limité aux six textes que nous avons présentés, peut aussi être remarqué dans d'autres, plus tardifs, dans lesquels on repère que les marques de CSS sont parfois portées par le premier (19) ou le dernier élément (20) du SN, voire les deux (21) :

(19) *Ami*, v. 1345 : « Sire Hardré, nel lairai nel voz die [...] »/

(20) *Aliscans*, v. 3321 : « Biau filz Guillelmes, por Deu le filz Marie./Ne fere au roi en sa cort vilenie/[...] »

(21) *Thebes*, vv. 73-74 : « Il t'a ocirre commandé./biax tres chier filz, estre mon gré. »/

ou encore par le premier (22) ou dernier (23) SN, dans le cas de termes d'adresse juxtaposés :

(22) *Cour. Louis*, v. 2312 : A sa voiz crie : « Bertrans, Guillelme, ou iés ?/ »

(23) *Mort Artu*, § 60, l. 35-36 : « Ha ! Boort, biaux cousins, qui autresi bien connoissiez [...] ». »

Comment fonctionnent donc les groupes mixtes, et ceux au cas-régime en adresse, avec ou sans nom propre ? On remarque, dans le corpus, que ni la forme du texte envisagé (vers /prose : la *Mort Artu*, et le *Merlin* de Robert de Boron présentent aussi des groupes mixtes et des CR en adresse), ni le « genre » du texte (hagiographie, roman, chanson de geste), ni le siècle ou le lieu de production du texte, ni l'ordre des mots ((NP) + adjectif + nom commun (type (*Guenes*) *biaus sire*) vs adjectif + nom commun + (NP) (type *Biaus sire (Guenes)*) ou NP seul) ne conditionnent ce type de phénomène. L'explication n'est donc pas à chercher du côté de la morphosyntaxe.

Un examen des contextes d'occurrences montre aussi que ces formes mixtes, ou au CR, interviennent aussi bien dans des énoncés assertifs (18), (19) qu'exclamatifs (23), injonctifs (14), (15) ou interrogatifs (17), (22) ; que l'impératif, mode « privilégié » de l'adresse, s'accommode aussi bien de termes d'adresse au cas-sujet (4), (5), (6) qu'au cas-régime (8), (10), (12) ou mixtes (2), (20), et que la fréquence des changements de cas dans un même syntagme nominal d'adresse (le NP au cas-sujet, l'adjectif et/ou le nom au cas-régime ou l'inverse) atteint des taux d'occurrence suffisamment élevés pour ne pas être négligeables.

L'examen d'un corpus montre en fait plusieurs points qui démentent les traditionnelles descriptions de la flexion casuelle : tout d'abord, l'ensemble des syntagmes nominaux d'adresse sont touchés par les irrégularités de flexion, et non les seuls noms propres ; de plus, ces irrégularités ne touchent pas tous les noms ; enfin, il découle de ces irrégularités que la flexion seule ne peut suffire à identifier les termes d'adresse dans les énoncés.

1.3. Moyen français

Le moyen français, quant à lui, n'a plus de cas et ce sont les formes du substantif au cas-régime qui l'ont emporté comme forme fixe. C. Marchello-Nizia (1979 /1997 : 122-123) examine l'apostrophe dans le chapitre consacré à la désagrégation de la déclinaison et précise que même si quelques rares textes du XIV^e siècle présentent encore des CS « à bon escient », l'ensemble du corpus montre plutôt que « les formes de CS y sont extrêmement rares, et ces vestiges peuvent être assez bien circonscrits ».

Les études récentes de Daniela Pantcheva Capin (2001 et 2003) sur *Ysaïe le Triste* montrent de nombreux cas de flexion pour les SN au singulier. Comme elle le remarque (2003 : 3), « il ne s'agit pas seulement de traces, de vestiges de déclinaison comme dans beaucoup d'autres textes fidèles à la tradition picarde, conservatrice et archaïsante, mais d'un principe d'organisation rigoureuse qui différencie les paradigmes au singulier ». On voit d'emblée la différence majeure par rapport à l'ancien français, où la flexion casuelle touche indistinctement singulier et pluriel.

Elle précise plus loin (p. 9) qu'« il n'y a pas de fonction ni de construction qui privilégie plus que les autres la forme a-casuelle [...] », que « le respect de la déclinaison pour la fonction de sujet ne semble pas corrélé à la position du sujet dans la phrase », ce que nous nous proposons d'étendre aux termes d'adresse ; qu'« il n'y a pas de tendances divergentes significatives pour les noms animés ou non-animés » et que le « pluriel se détache nettement du singulier, de sorte que le morphème -s ne note plus la flexion mais le nombre ». Ce dernier point, rapporté aux quelques cas en ancien français où *seignors*, forme usuelle du CRS, est employé en adresse (comme *barons*, d'ailleurs, mais à de moindres fréquences), pourrait trouver une validité bien avant le XV^e siècle d'*Ysaie*.

Le corpus de moyen français que nous étudierons ici ne comporte qu'une douzaine de marques casuelles, très disséminées parmi les 15 textes envisagés (*Manières de langage de 1396, 1399 et 1415, Quinze Joyes de Mariage, Cent Nouvelles Nouvelles, Evangiles des Quenouilles, Farce de Maistre Pathelin, Cuvier, Bateleur, Ramoneur de cheminées, Le Meunier dont le diable emporte l'âme en enfer, le Chaudronnier, Le Pâté et la tarte, Jenin fils de rien, Maistre Mimin étudiant, Le Badin qui se loue, Les Gens nouveaux*) et surtout présentes dans les *Manières* et le théâtre de la fin du XV^e siècle. Ce corpus comprend des textes didactiques, des récits brefs et des farces, permettant ainsi d'évaluer sur deux siècles, tant en prose qu'en vers, comment fonctionnent les termes d'adresse une fois la flexion casuelle devenue obsolète dans leurs variétés (anglo-normand, parisien et français du Nord).

La question qui se pose maintenant est de savoir comment identifier les T.A., étant établi que les marques usuelles de flexion sont soit variables (ancien français), soit inexistantes (moyen français) et que la ponctuation ne peut servir de point de repère puisqu'elle n'existe pas dans les textes médiévaux. Nous passerons en revue divers types de traits, se situant à des niveaux différents : c'est le croisement d'un maximum de ces traits qui permettra de repérer les termes d'adresse dans les énoncés. Nous ne pouvons, contrairement aux spécialistes de la langue contemporaine, nous livrer à des tests manipulant les énoncés ; mais nous pouvons en revanche fonder ces analyses sur

l'étude de corpus, qui permet de mettre en relief certaines contraintes spécifiques des termes d'adresse. Il nous semble que ces contraintes peuvent éclairer les études plus contemporaines, en cela que la plupart d'entre elles se retrouvent dans le français moderne.

2. Quels critères pour repérer les termes d'adresse ?

Comme nous l'avons mentionné, les critères usuellement employés pour délimiter les syntagmes détachés en grammaire du français moderne et contemporain ne sont par définition pas tous pertinents dans l'examen de l'ancien et du moyen français : la ponctuation est inexistante dans les manuscrits, et même si les éditeurs modernes reprennent à leur compte les critères modernes, on ne peut se fier à leurs emplois des virgules. À titre d'exemple, nous prendrons quelques syntagmes nominaux, particulièrement repérables grâce aux concordanciers, qui les juxtaposent :

- (24) *Ami*, v. 2826 :/« Amis, biaux frere, ce dist li cuens vaillans, »/(24') v.151 :/
« Amis, biaux frere, li cors Deu bien te donst, / [...] »
(25) *Ami*, v. 470 : Ce dist Hardréz : « Sire, drois empereres, / »
(25') v. 728 : Hardréz li dist : « Sire drois empereres, / [...] »
(26) *Cour. Louis*, v.2244 :/« Toz li pais est a dolor tornez,/Gentilz om sire, se vos nel secourez./»
(26') v.561 :/« Gentilz om, sire, avez tant espleitié ? »/

Dans ces trois cas, comment savoir si l'on a à faire à deux syntagmes ou à un seul ? Dans les séries d'insultes, le même phénomène se produit :

- (27) *Roland*, v. 1253 :/« Culvert paien, vos i avez mentit !/»
(28) *Ami*, v.2263 :/« Fiz a putain, fel lechierres prouvéz !/»

On pourrait aisément découper ces deux occurrences en deux syntagmes nominaux (27 : *culvert, paien*) ou trois (28 : *fiz a putain, fel, lechierres prouvéz*), dans la mesure où chacun des termes est attesté seul par ailleurs.

Ce point étant posé, nous partirons maintenant d'un découpage faisant abstraction de celui proposé par les éditeurs modernes.

2.1. Critères morphosyntaxiques ; positions des termes d'adresse dans les énoncés

Pour l'ancien français, comme nous venons de le montrer, la flexion casuelle ne peut servir de seul point de repère. Pour le moyen français, il ne saurait en être question. On remarque cependant que les SN d'adresse peuvent ne pas comporter d'article, en ancien français, alors que l'apposition, généralement, prend l'article défini. Bien souvent, les éditeurs, faute de critères, ne font pas la différence. On comparera :

(29) *Cour. Louis*, v. 550 : « /Ahi ! Guillelmes li marchis au vis fier » / (« li marchis... » : apposition > Guillelmes, li marchis au..)

(30) *Ami*, v.1415 : « Or entendez, Charle li fiuls Pepin/et voz trestuit » [...] (« li fiuls... » : apposition > Charle, li fiuls P)

et :

(31) *Cour. Louis*, v. 150 : /« Hé Loois », dist Charles, « sire filz./Or avras tu mon reïame a tenir. »/

(32) v. 2248 : /« Hé, povre reis, lasches et asotez, »/(terme d'adresse)

(33) *Ami*, v. 1359 : /« Hardré, traître, li cors Deu te maudie ! »/

Tous ces exemples posent le problème de la délimitation entre T.A. et apposition⁵. Traditionnellement, on présente le terme d'adresse comme déictique (référence externe, en rapport avec la situation), tandis que l'apposition est endophorique (référence à un terme de la chaîne) : pourtant, dans ces exemples, l'apposition ne peut être définie en ces termes, purement structuraux, sinon apposition et T.A. auraient le même comportement formel. Il est impossible de savoir dans les trois derniers cas quel est l'élément apposé et quel est le terme d'adresse. Dans le dernier exemple, où les deux termes sont repris par *te*, on pourrait poser que le premier, nom propre, est le terme d'adresse, auquel le second serait apposé. Mais le fait que ce second terme soit une insulte oblige à considérer chacun des termes comme un T.A., du fait de la valeur prédicative : chaque terme est sémantiquement distinct, se rapporte à des catégories diverses, pose des propriétés différentes. Le fait que le premier terme soit un nom propre peut être à l'origine de

5. Sur ce point, voir F. Neveu (1998, 1999).

cette distinction. On le retrouve d'ailleurs dans les deux premiers cas, (29) et (30), où la valeur appositive paraît être délimitée par la présence de l'article défini — absent des autres occurrences. Il se trouve que nous n'avons relevé aucun terme d'adresse avec article défini dans le corpus d'ancien français. Seule l'étude d'un corpus plus vaste permettrait de voir si la présence de l'article défini peut être un trait distinctif entre T.A. et apposition (mais il y a des exemples d'apposition sans article défini).

Les SN d'adresse peuvent aussi comporter un déterminant possessif de première personne, selon le type de texte : nous n'avons relevé aucune occurrence dans le corpus d'ancien français tel que présenté, mais *Tristan*, par exemple, fournit de nombreux exemples, de même que le corpus de moyen français :

(34) *Tristan*, v. 3174 : Quant de pasmer fu revenue :/« Ma chiere amie, que avez ? »/« Sire, poor. » [...]

(35) *CNN*, 31, l.190 : « mon escuier » ; *CNN*, 21, l.72 : « mes bonnes seurs » ; *CNN*, 14, 108 : « ma bonne mere » ; *CNN*, 99, l.206 : « ma treschere espouse »

Le possessif est traditionnellement associé aux rapports amoureux en ancien français, mais son usage s'étend à tous les types lexicaux au fil du temps. La marque de première personne est un indice important puisqu'elle marque le passage au discours direct lorsqu'elle est associée à d'autres éléments, tel qu'un énoncé comportant des marques de deuxième personne (verbe et /ou pronom).

On remarque aussi que la paraphrase en discours indirect avec un verbe de parole permet de maintenir le T.A. dans le discours rapporté :

(36) *CNN*, 1, l.94-95 : « Dieu scet s'il parla hault et blasonna bien les armes de son bon voisin. Or l'appelle ribauld, après loudier, après putier, après yvroigne ; et tant bien le baptise que tous ceulx de la chambre et luy avec s'en rioient bien fort. Mais sa femme a ceste heure n'avoit pas ce loisir... »

Cette paraphrase, avec les verbes *appeler* et *dire*, peut donner lieu à des ambiguïtés, souvent résolues par la multiplication des marques de discours direct dans les textes :

- (37) *Ami*, v. 2454-2455 : si l'en ont apellé :/« Gentiz hom sire, quel part porrons torner ? »
- (38) *Ami*, v. 810-811 : Ou voit le roi, prinst l'en a apeller :/« Sire, dist il, vers moi en entendéz./ »
- (39) *XVJ*, II, 1.42 : Lors la dame, qui voit bien que elle a congié, fait semblant que elle amast mieux n'y aller point et dit : « Par Dieu, mon amy, fait elle, je n'ay que faire d'y aller ; je vous pri que je n'y aille point. »

La position dans l'énoncé n'est pas un critère pertinent seul, mais, relié aux autres, il peut jouer un rôle important. B. Cerquiglini (1981) a montré, à partir du *Joseph* de Robert de Boron (XIII^e siècle, version en vers et version en prose) que le terme d'adresse était fréquemment en première position des énoncés car il est une « marque lexicale de début de discours » et est redondant car souvent le nom de l'allocutaire est déjà mentionné avant la séquence de discours direct, comme dans « Si dist a Joseph : « Joseph, ... ».

Notre corpus d'ancien français va globalement dans ce sens (en moyenne, plus de 60 % en 1^{re} position, environ 15 % en 2^e, plus de 7 % en 3^e, plus de 8,5 % en 4^e (et au-delà), plus de 5,5 % en position finale — chaque texte mérite en fait une approche distincte), mais le corpus de moyen français présente de fortes variations, de la prose au vers, qui de toute manière contredisent cette analyse : la deuxième position est majoritaire dans les textes en prose, tandis que la position finale est la plus fréquente dans les farces (69 %), en vers, coïncidant souvent avec la fin du vers. Nous avons vérifié si le corpus d'ancien français présentait les mêmes traits ; en effet, les places de début et de fin de vers sont souvent tenues par les termes d'adresse, produisant un effet de mise en relief — cette présence fortement marquée en début de vers peut d'ailleurs expliquer la perception que l'on a du T.A. comme marque de début de parole.

De plus, la présence d'éléments à gauche ou à droite du terme d'adresse peut aussi fournir des indices : interjections, locutions pré-positionnelles, adverbes d'opinion sont fréquemment dans l'entourage des T.A. ; généralement, ils les précèdent, les faisant reculer proportionnellement dans les énoncés. Dans le cas des interjections, on voit que ce marqueur de discours direct peut aussi aider à identifier le SN suivant comme T.A.

Selon que la phrase comprendra plus ou moins d'éléments du type interjection, adverbe, locution ou articulateur logique, la place du T.A. sera repoussée. La constante dans ce corpus semble être que le T.A. cède la première place dans l'énoncé à tous les éléments pour rester à proximité de la proposition principale. De même, les verbes de parole en fin de narration ou en incise (voire les deux) délimitent le discours rapporté et comportent de nombreux termes d'adresse dans leur périphérie, directement à leur droite ou à leur gauche.

2.2. Critères lexicaux

De nombreuses études, tant en diachronie qu'en synchronie, ont cherché à montrer que les termes d'adresse forment une liste close (D. Perret 1968, 1970 ; J.-C. Milner 1978). F. Braun (1988) a établi une liste de neuf catégories lexicales, dont sept sont présentes tant en ancien qu'en moyen français : pronoms de 2^e personne, noms propres, noms communs de type générique (« femmes »), noms communs de type occupationnel (« serjant »), noms communs de type titre (« sire »), noms communs de type relationnel (« m'amie »), noms communs de type familial (*kinship terms* : « pere »). Nous y ajouterons les insultes, ou axiologiques négatifs, qui sont des termes d'adresse.

Toutes ces catégories sont susceptibles de fusionner pour créer des syntagmes, auxquels s'ajoutent adjectifs, adverbes (*tres, plus*) et déterminants (possessif, défini). Des coordonnants (*et, ou*) peuvent aussi joindre des N ou des SN (*EvQ*, 1 : « mes chieres compaignes et voisines » ; *XVJ*, V : « mon compere ou mon cousin »). En fait, le corpus d'ancien et de moyen français permet de voir que la flexibilité de ces fusions s'accroît en diachronie, parce que chacune des catégories était déjà présente dans la période antérieure. Nous avons montré ailleurs que la liberté, tant pour les termes d'adresse que pour les insultes, est totale et que rien n'empêche n'importe quel nom commun ou nom propre d'être employé en adresse par un locuteur, notamment grâce aux phénomènes de métaphore, de métonymie et de personnification, qui ont un très fort rendement dans le domaine de l'adresse (Lagorgette 1998, 2002a ; Lagorgette et Larrivée en cours). Le critère lexical, même s'il va de soi que certains termes sont plus répandus dans l'usage (les titres notamment), ne peut donc seul permettre de repérer si un SN est un terme d'adresse ou non. En revanche, le nombre d'items

juxtaposés peut aider à repérer qu'il s'agit d'un T.A. (on peut relever jusqu'à huit insultes consécutives).

2.3. Critères énonciatifs, grammaire textuelle

Les termes d'adresse *de facto* entretiennent des relations de coréférence avec le sujet du verbe à la deuxième personne. On a d'ailleurs fréquemment proposé de voir le vocatif latin comme étant le sujet du verbe (cf. M. Plénat 1979).

On remarque aussi que les T.A. entrent dans la construction des chaînes de référence : ils sont le relais dans le discours direct des SN de récit dont ils opèrent une forme de reprise (Lagorgette 1998, 2002b). Ils participent aussi à ce que B. Combettes a nommé progression thématique : selon les contextes, ils peuvent apporter de nouvelles informations dans l'énoncé (comme dans le cas des axiologiques positifs ou négatifs), ou au contraire être thèmes de l'énoncé suivant⁶.

Enfin, les termes d'adresse sont fréquemment ce que R. Jakobson (1963 : 178) nomme des embrayeurs. Certains T.A. sont l'expression des relations entretenues entre le locuteur et l'allocutaire au moment où ils se parlent. Une classe de T.A. est particulièrement fertile en ce domaine : les *kinship terms*, ou « termes familiaux ». Dire « mon père » ou « mère » opère en effet un ancrage du discours dans la situation énonciative ainsi que dans son contexte. De même avec « mon amy », « mon amie » et tout autre T.A. recourant au possessif, qui renvoient forcément au locuteur. Ils sont donc des actualisateurs, qui rattachent la partie dialoguée au locuteur, renvoyant ainsi à la première ou à la seconde personne. Les T.A. de type relationnel, familial et axiologique négatif sont des embrayeurs saturés (M. Perret, 1988 : 31), puisque leur seule énonciation permet d'identifier le référent. En revanche, les T.A. de type occupationnel, titres et nom propre visent une universalité plus ou moins objective. Pour interpeller un allocutaire « Monseigneur le prevost », « Mademoiselle » ou « Montbléru », il suffit de connaître le statut de l'allocutaire ; la position du locuteur n'est pas impliquée dans l'énoncé. La présence d'autres déictiques dans le même énoncé peut donc permettre de repérer les termes d'adresse, de même qu'un verbe à la deuxième personne.

6. Voir, pour une étude de ce type, les travaux de D. Pantcheva Capin (2001, 2003).

2.4. Critères fonctionnels ; interactions verbales

Le corpus atteste les hypothèses sociolinguistiques selon lesquelles les T.A. fonctionnent en dyades symétriques quand les relations de solidarité sont remplies (Brown, Gilman 1960 ; Brown, Ford 1961 ; Brown & Levinson, 1978, 1987) et en dyades asymétriques quand il y a conflit (Lagorrette 1998). Les T.A., dans la mesure où ils varient d'une dyade de locuteurs à l'autre, sont de bons indicateurs des types d'interactions entre personnages ainsi que des variations de statut. Lorsque l'on interpelle quelqu'un, on (re)définit la relation que l'on entretient avec cette personne. Inversement, une situation dialogale permet de repérer les termes d'adresse selon des schémas réguliers : début de séquence lors des tours de parole, demande de parole, phase argumentative, clôture de l'échange.

On dira à la suite de F. Braun (1988) que la manière dont un locuteur s'adresse par un T.A. à son allocutaire opère une sélection, parmi les différents T.A. qui sont à sa disposition, selon sa classe, sa culture et la relation qui lie les locuteurs. Les T.A. renvoient à différentes facettes caractérisantes des personnages car ils permettent de mettre en relief les traits pertinents pour l'interaction entre les locuteurs dans le domaine des relations sociales.

Après E. Goffman (1972) qui établit les notions de face positive et de face négative, puis les nombreux travaux des années 70 et 80 sur les interactions verbales et la politesse, on sait combien la négociation tient une place cruciale dans tous les échanges verbaux et suffit à expliquer l'existence de tous les rituels communément regroupés sous l'étiquette de politesse. Le moyen âge, s'il n'a pas la « politesse » (notion du XVI^e siècle), n'en a pas moins de nombreux rituels verbaux, participant du code chevaleresque courtois. L'arrivée de Perceval, jeune sauvageon incongru, à la cour d'Arthur (*Conte du Graal*), les mauvaises manières du sénéchal Keu (dans tous les romans arthuriens), permettent de dégager un système rituel où les Face Threatening Acts⁷ abondent et nécessitent compensation — à laquelle participent les termes d'adresse. On dira donc, après Brown et Levinson (1987) que les T.A. appartiennent à des stratégies de compensation des FTA : compensation de l'agression de la face négative de l'allocutaire (les T.A. honorifiques témoignent

7. *Actes menaçants la face* : mettant en danger le territoire de l'allocutaire.

du respect pour son statut social tout en explicitant sa propre conscience de l'abus en cours) et prise en compte de sa face positive (on prend acte de sa supériorité, de son infériorité ou de son égalité). Tout terme d'adresse joue en fait ce rôle (et non seulement les honorifiques, comme le posent Brown et Levinson). Le choix des T.A. est aussi significatif des variations que veut voir intervenir le locuteur dans sa relation à autrui. Non seulement les termes d'adresse peuvent marquer l'état d'une relation déjà existante, mais bien souvent aussi ils sont la première tentative pour faire varier cette relation. Ils apparaîtront donc fréquemment dans des contextes de négociation des places dans un échange verbal.

Une dernière fonction stratégique du T.A. sera enfin envisageable si l'on intègre au système linguistique le système des sphères tel qu'il a été décrit par E. T. Hall (1966 : 112) : nous proposons de voir le T.A. comme un démarcateur de sphères pour chaque locuteur. Le T.A. indique à quelle distance de l'allocutaire se place ou souhaite se placer le locuteur. Les quatre sphères initiales de Hall (intime, privée, publique et sociale) nous paraissent se recouper sous deux grandes catégories : les sphères personnelles (les deux premières) et les sphères fonctionnelles (les deux dernières). La transgression est plus difficile à supporter pour l'allocutaire si elle s'effectue d'une sphère fonctionnelle vers une sphère personnelle, selon les rapports hiérarchiques, que si elle va d'une sphère à l'autre dans la même macrostructure (d'intime vers privé, par exemple, ou de public à social).

Enfin, on remarquera la validité des hypothèses de C. Kerbrat-Orecchioni (1992) qui voit dans les T.A. des régulateurs des tours de parole. L'exemple ci-dessous, avec un cas d'alternance codique, montre bien cet effet :

- (40) *Mimin*, v. 173-176 : « Raulet : Dieu gard magister et mon filz !/Comme vous portez vous ?
Mimin : Bene/
Magister : Salue tes parens, dominé/En françoys. »

Nous soulignerons dans cet exemple le fait que le T.A. apparaisse dans un énoncé à l'impératif. Comme nous l'avons déjà évoqué, ce mode s'adjoit très souvent des termes d'adresse. En fait, tout FTA

peut entraîner une augmentation de fréquence des T.A. Il nous paraît, à partir de cela, que le critère le plus efficace pour repérer les T.A. reste l'examen pragmatique des contextes d'occurrence.

3. Termes d'adresse et actes de langage

3.1. T.A. et énoncés illocutoires

Le T.A. peut être considéré comme un acte de langage à deux niveaux (Lagorgette 1998) :

— locutoire : *je dis* « *Mon amy* ».

— illocutoire : *je t'appelle* (dans toute l'ambiguïté de ce terme) *mon amy*, qui peut être glosé par « nommer » mais aussi par « interpellier ». Le fait même de prononcer ces mots suffit à accomplir l'acte d'appeler. On distingue très fréquemment, et à raison, deux types de termes d'adresse : ceux qui appellent (au sens d'interpeller ; Zwicky (1974) parle de *calls*) et ceux qui maintiennent le contact (*summons*). Ce sont surtout ces derniers, maintenant, qui nous occuperont.

Le corpus nous permet d'établir que les T.A. sont des marqueurs d'acte de langage, et en particulier d'acte perlocutoire tel que l'a défini J. L. Austin (1962 : 101) : on profèrera un énoncé afin de produire un effet sur l'allocutaire⁸. La notion de but, de visée est donc essentielle dans le procès perlocutoire, qu'il réussisse ou qu'il échoue.

Une étude systématique du corpus d'ancien et de moyen français met en évidence que les T.A. sont très fortement représentés dans les énoncés illocutoires : demande, ordre, mais aussi excuses, et généralement toute forme de négociation explicite. Les T.A. sont surtout utilisés par le locuteur dans des contextes de FTA afin de ménager les faces de l'allocutaire. Ils garantissent aussi le rapport de distance entre locuteur et allocutaire. Les termes honorifiques sont utilisés afin de compenser les ordres dans des situations hiérarchisées, et l'on peut dire de manière plus générale que là où l'on trouve des termes d'adresse, on doit s'attendre à découvrir sous peu une situation de FTA.

Les T.A. sont fortement associés aux verbes de requête :

8. Cette notion, controversée, nous paraît tout à fait pertinente ; nous n'entrerons pas ici dans le débat, développé ailleurs (Lagorgette, en cours).

- (41) *XVJ*, VI, 1.113-114 : « Je vous *demande*, belle dame, pour quoy vous avés envoiez les vallez dehors. » (voir aussi les exemples (7), (12), (39)).

Les verbes de requête peuvent être coordonnés et être insérés dans des énoncés comportant l'impératif ou le subjonctif, renforçant ainsi la force illocutoire de l'acte :

- (42) *XVJ*, VII, 1.242 : « Et auxi, mon amy, je veil et vous *pri* que vous *deffendez* ou *faictes deffendre* vostre houstel a celui dont le traistre m'a acusee »
 (43) *XVJ*, III, 1.272 : « M'amie, fait le prouddomme, *je vous pri*, *faites* tres bonne chiere »
 (44) *CNN*, 1, 1.210 : « Ma treschere compaigne et tresloyale espouse, *je vous requier et prie*, *ostez* de vostre cueur tout courroux que avez vers moy conceu, et me *pardonnez* au surplus que je vous puis avoir meffait. »

Dans (44), les deux verbes de demande semblent chacun porter sur l'une des requêtes exprimées ensuite, de même que le double T.A. Il semble clair ici qu'il ne saurait être question d'une redondance généralisée ; il s'agit plutôt, nous semble-t-il, d'une demande forte, qui met en évidence le fait que chacune des informations contenues dans l'énoncé a son propre poids argumentatif. Les termes d'adresse sont donc fréquemment dans l'entourage des verbes *mander*, *requierir*, *prier*.

3.2. T.A. et acte perlocutoire

Il arrive aussi que les demandes soient effectuées implicitement. À partir de notre corpus, il a été possible de remarquer que les énoncés à visée perlocutoire étaient majoritairement introduits ou accompagnés de T.A. Nous poserons en fait que les T.A. dans un dialogue visent à rendre plus acceptable le perlocutoire sous-entendu par le locuteur en position de demande, que l'acte perlocutoire soit réussi ou raté. Les T.A. jouent un rôle compensatoire dans ce système. Plus on demandera de concessions à l'autre, plus les termes d'adresse marqueront le respect de cet autre. Ils permettent en effet de ménager l'allocutaire, d'éviter littéralement de lui faire perdre la face, s'il consent à coopérer à la réussite du procès perlocutoire.

Les demandes et prières peuvent être exprimées à l'impératif, au subjonctif :

- (45) *CNN*, 3, 1.40 : « — Dya, m'ameye, respondit monseigneur, *suffise* vous a tant, et *soiez* seure que je vous dy la verité. » (voir aussi les exemples de demandes (4), (5), (6), (30), (38) et de prière (14), (15), (16))

ou par un futur injonctif :

- (46) *Roland*, v. 79 : Dist a ses humes : « Seignurs, vos en irez :/De meie part ma muiller saluez, [...] »

On remarquera aussi de forts taux de co-occurrence entre T.A. et interrogation. Nous classons les interrogations dans le domaine des demandes dans la mesure où interroger l'allocutaire représente un FTA pour chacun des locuteurs.

On trouve souvent des T.A. dans des interrogations à visée informative, comme dans (17), (22), (34), (37) ou dans :

- (47) *CNN*, 3, 1.25 : « Helas ! monseigneur, et que me fault il ? »

Généralement, le T.A. est présent à titre de compensation lorsqu'un inférieur (hiérarchiquement) questionne un supérieur ou lorsque les deux locuteurs ont le même rang.

De même, lors des répétitions d'un énoncé de l'allocutaire par le locuteur :

- (48) *CNN*, 3, 1.63 : « — Recoigner, monseigneur ? »
 (49) *CNN*, 21, 1.172 : « N'est-ce pas ainsi, mes seurs ? » dit elle.

Par (48), la naïve meunière marque son étonnement face à une information donnée par le seigneur. Elle cherche, en répétant l'énoncé, à susciter une explication sur son sens. Dans (49), en revanche, la locutrice tente de faire varier le point de vue de ses allocutaires en assumant un dire, comme s'il émanait d'elles.

Les interrogations partiales sont elles aussi souvent accompagnées de T.A. :

- (50) *CNN*, 38, 1.152 : « Et qu'est ce cy, madamoiselle, dist il, n'est il pas temps de lever ? »

Le locuteur (L1), sous couvert d'une phrase interrogative, reproche son comportement à son allocutrice (L2). Le T.A., rappelant son statut à L2, marque une distance et renforce la force illocutoire du reproche.

Les interrogations à valeur de refus présentent aussi des emplois de T.A., toujours afin de ménager les faces de L2 :

(51) *XVJ*, VI, l.107 : « Et que en pui ge mes, sire, fait elle, ne que voulez vous que j'en face ? »

Enfin, les T.A. sont aussi fréquents dans des énoncés à valeur argumentative, comme dans (10), (19), (26), (39) par exemple.

Conclusion

Il ressort clairement de l'étude que les faits entrant dans la catégorie des constructions susceptibles d'être décrites par la notion de « détachement », et notamment les termes d'adresse, ne sauraient faire l'objet d'une même approche en ancien et moyen français et en français moderne, puisque les critères d'identification des segments en question ne sont pas transférables d'un état de langue à l'autre. Il apparaît également que différents domaines et niveaux de l'analyse linguistique sont nécessairement requis dans le repérage et l'examen approfondi des termes d'adresse. Même si l'on ne peut (ni ne doit) faire l'économie d'une approche fondée sur une étude syntaxique des énoncés, il est clair que d'autres critères doivent être pris en considération, en raison des corrélations manifestes entre termes d'adresse, contextes d'énonciation et actes de langage. Il nous paraît donc crucial, afin de rendre compte de la fonction d'adresse, de déplacer le point de vue du niveau phrastique au niveau textuel.

BIBLIOGRAPHIE

- Austin J. L. 1962, *How to Do Things with Words*, The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955, Oxford, Clarendon Press.

- Braun F. 1988, *Terms of address. Problems of Patterns and Usage in various Languages and Cultures*, Berlin, Walter de Gruyter & Co.
- Brown P. & Levinson S.C. 1987, *Politeness : Some Universals in Language Usage*, Cambridge, CUP (2^e éd.).
- Brown R. & Ford M. 1961, « Address in american english », *Language in Culture and Society*, D.Hymes (ed.), New York, Harper and Row, 234-244.
- Brown R. et A. Gilman 1960, « The pronouns of power and solidarity », *Style in Language*, Cambridge, T. A. Sebeok (éd.), Mass. and New York, MIT Press and Wiley, 253-276.
- Buridant C. 2000, *Nouvelle grammaire de l'ancien français*, Paris, SEDES.
- Bruneau C. & Brunot F. 1949, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson et Cie (3^e éd. remaniée).
- Cerquiglini B. 1981, *La Parole médiévale : discours, syntaxe, texte*, Paris, Éditions de Minuit.
- De Carvalho P. 1985, *Nom et déclinaison. Recherches morpho-syntaxiques sur le mode de représentation du nom en latin*, Lille-Bordeaux, Thèse dactylographiée, 2 vol.
- Einhorn E. 1974, *Old French. A Concise Handbook*, Cambridge, CUP.
- Fink R.-O. 1972, « Person in nouns : is the vocative a case ? », *American Journal of Philology* 93, 61-68.
- Foulet L. 1963, *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, Champion, CFMA, XI; (1^{re} éd. 1919).
- Fugier H. 1985, « Le vocatif dans la phrase latine », *Syntaxe et latin*, C. Touratier (éd.), Aix-en-Provence, 105-120.
- Hall E. T. 1966, *The Hidden Dimension*, Garden City, New York, Doubleday.
- Kerbrat-Orecchioni C. 1980, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- 1992, *Les Interactions verbales*, Paris, A. Colin, t. 2.
- Kibler W. W. 1984, *Introduction to Old French*, Oxford, OUP.

- Lagorgette D. 1998, *Désignatifs et termes d'adresse dans quelques textes en moyen français*, Thèse dactylographiée, Paris 10 — Nanterre.
- 2000, « Les termes d'adresse dans le *Merlin* de Robert de Boron », *Des noms : nomination, désignation, interprétations*, F. Neveu (éd.), Paris, SEDES 27-42.
- 2002a, « Les axiologiques négatifs sont-ils une classe lexicale ? », *Représentations du sens linguistique*, D. Lagorgette & P. Larrivée (eds.), Munich, Lincom-Europa 121-136.
- 2002b, « Autour de la référence : désignatifs et termes d'adresse en moyen français », *Comme la lettre dit la vie, Mélanges offerts à Michèle Perret*, D. Lagorgette et M. Lignereux (eds.), Numéro spécial, LINX, 159-175.
- en cours, *Du Titre à l'insulte. Les Termes d'adresse en moyen français*, Paris, BIG.
- Lagorgette D. & Larrivée P.
en cours, « Interprétation des insultes et relations de solidarité ».
- Lodge R. A. 2002, « Francien et français de Paris », *Comme la lettre dit la vie*, D. Lagorgette et M. Lignereux (eds.), LINX, Numéro spécial, 221-246.
- Marchello-Nizia C.
1979/1997, *La Langue française aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Nathan.
- Martin R. 1978, *Études de syntaxe du moyen français*, Paris, Klincksieck.
- Martin R. & Wilmet M.
1980, *Manuel du français du moyen âge, 2. Syntaxe du moyen français* (sous la direction d'Y. Lefèvre), Bordeaux, SOBODI.
- Ménard P. 1976, *Manuel du français du moyen âge, 1. Syntaxe de l'ancien français* (sous la direction d'Y. Lefèvre), Bordeaux, SOBODI, Paris.
- Moignet G. 1973/1988, *Grammaire de l'ancien Français*, Paris, Klincksieck (2^e éd.).
- Neveu F. 1998, *Études sur l'apposition*, Paris, Champion.
- 1999, « Vocatifs et formats syntaxiques dans *Stèles* », *Phrases : syntaxe, rythme, cohésion du texte*, Franck Neveu (éd.), Paris, SEDES 277-295.

- Nyrop K. R. 1903, *Grammaire historique de la langue française*, Paris, A. Picard et Fils, t. 2.
- Plénat M. 1979, « Du vocatif latin, et, principalement, qu'il n'existe pas », *Pallas*, 26, 53-62.
- Raynaud de Lage G. 1990, *Introduction à l'ancien français*, Paris, SEDES (éd. rem. par G. Hasenohr).
- Pantcheva Capin D. 2001, *Étude linguistique d'Ysaye le Triste : étude nominale et verbale*, Thèse de doctorat dactylographiée, Université de Bordeaux 3.
2003, « Thématization ou rhématisation : essai d'interprétation des marques de flexion casuelle dans un texte du moyen français. Le cas d'Ysaye le Triste », *Littérature et linguistique : diachronie / synchronie*, D. Lagorgette et M. Ligneux (eds.), Université de Savoie, CD-Rom.
- Perret D. 1968, « Termes d'adresse et injures », *Cahiers de lexicologie*, 12, 1968-1, 3-14.
1970, « Les appellatifs, analyse lexicale et actes de parole », *Langage*, 32, 217-241.
- Perret M. 1988, *Le Signe et la mention*, Genève, Droz.
- Serbat G. 1981, *Cas et fonctions : étude des principales doctrines casuelles du moyen âge à nos jours*, Paris, PUF.
1987, « Sur le vocatif. Le vocatif : un acte de parole », *Vita Latina*, 106, 7-13.
1996, *L'Emploi des cas en latin*, Louvain, Peeters.
- Schoesler L. 1984, *La Déclinaison bicasuelle de l'ancien français*, Odense University Press.
- Suarez Martinez P.-M. 1991, « Vocatif latin et fonctions du langage », *Vita latina*, 122, 39-45.
- Van Reenen et Schoesler L. 1997, « La déclinaison en ancien et moyen français : deux tendances contraires », *Le Moyen français, philologie et linguistique, approches du texte et du discours : actes du 8^e colloque international sur le moyen français*, Nancy, 5-7 septembre 1994, B. Combettes et S. Monsonego (eds.), 595-612.

- Wolledge B. 1978, « Apostrophe et déclinaison chez Chrestien de Troyes », *Mélanges Jeanne Lods. Du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, t. 1., 588-603.